

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

En marche vers l'Amnistie !

Mais quelle amnistie ?

A M. Pierre Bertrand.

Le Ministère Herriot se présentera demain, mardi, devant les Chambres, où il sera approuvé.

Ensuite ?

Nous pouvons presque affirmer que la semaine ne se passera pas sans que l'amnistie vienne en débat devant le Parlement.

Ce n'est pas seulement notre avis, mais aussi celui de M. Pierre Bertrand qui, dans le *Quotidien d'hier*, laisse pressentir un vote à bref délai sur cette angoissante question.

Que nos lecteurs en jugent :

« Toutefois, certaines mesures s'imposent d'une façon immédiate.

« Parmi celles-ci, la première est l'amnistie, une amnistie vraiment large, vraiment généreuse, une amnistie qui répond au désir d'apaisement et de justice du pays.

« Il arrive parfois que l'on objecte à cette conception de la loi de pardon qu'elle pardonne de très grands coups.

« C'est vrai.

« C'est tellement vrai, que nous serions enclins nous-mêmes à demander des limitations, s'il n'était également vrai que, pour des raisons sur lesquelles mieux vaut ne pas s'approfondir aujourd'hui, de tout aussi grands coupables que les plus grands coupables n'ont été frappés d'aucune peine, ou même ont reçu d'éclatantes récompenses.

« Une telle indulgence réservée à quelques privilégiés continuera à révolter la conscience du pays si, par un geste d'ailleurs tardif, elle n'est grandement étendue à tous. »

M. Pierre Bertrand, tout en admettant que la loi ne frappe pas sans raison et que se trouvent en prison de grands coupables, réclame quand même une amnistie pleine et entière ; et pour rassurer ses frères bourgeois sur les conséquences d'une telle loi de « pardon », il donne un argument qui doit bien avoir quelque importance auprès de parlementaires qui ont chaque jour à connaître de cas de malversations et de concussions auxquels de « grosses lumières » sont constamment mêlées, sans jamais être inquiétées.

Pierre Bertrand, s'il a été anarchiste, dans le temps, ne l'est plus ; autrement, il se serait montré plus net encore, et avec nous il aurait ajouté : « On a généralement les enfants que l'on se donne ; ils sont sains de corps et d'esprit, si c'est le cas de leurs parents, et de même que des pères et mères agiraient mal, qui ménageraient soins et tendresses à une progéniture不幸的, de même une Société qui pousse au crime n'a pas à faire la dégoutte devant les « criminels » nés de sa mauvaise constitution. »

Aussi bien, nous ne voulons point chercher dispute à Pierre Bertrand, ni lui reprocher de ne plus penser en libertaire. Nous lui savons gré, au contraire, étant ce qu'il est, d'être moins mufti que la plupart de ceux de son clan et de réclamer une amnistie sans aucune délimitation.

Mais un article ne suffira pas pour obtenir cette amnistie-là, monsieur Pierre Bertrand !

Vous n'ignorez point que votre ami Herriot, dont vous vantiez les mérites, n'est pas accusé au principe d'une amnistie sans délimitation. Vous n'êtes pas sans savoir que le Président du Conseil a déjà exclu de son amnistie les insoumis et les condamnés pour faits d'« intelligence avec l'ennemi » et qu'en raison de ces deux délimitations-là, ni GASTON ROLLAND, ni JEANNE MORAND ne sortiraient de prison, — Jeanne Morand, en faveur de laquelle vous avez écrit, vous vous en souvenez, de si nobles articles.

Et vous n'êtes pas sans croire, comme nous, que l'amnistie gouvernementale ne soit amoindrie encore par mille autres délimitations fâcheuses, surtout si de l'extérieur on ne met pas la main à la pâte et si on laisse opérer en toute quiétude ces messieurs les députés.

Vous avez un grand talent, monsieur Pierre Bertrand, et votre plume sait fouiller de main de maître lorsqu'elle

veut s'en donner la peine. Vous passez aussi pour être un obstiné qu'on n'enlève pas facilement de sa besogne quand elle n'est pas complètement faite. Vous venez d'ailleurs d'en fournir récemment la preuve dans la crise présidentielle, où vous êtes sans conteste, c'est le cri général, le vainqueur de Millerand.

Et bien, monsieur Pierre Bertrand, ne croyez-vous point que votre obstination et votre talent, qui sont venus à bout de Millerand, ne seraient pas mieux utilisés encore si vous vous appliquiez à faire ouvrir les portes des prisons aux cent mille bagnards qui s'étiolent à leur ombre ?

Le *Quotidien* et vous, n'êtes pas partisans des manifestations de rues, vous l'avez écrit lors de la démonstration qui eut lieu place de l'Etoile en faveur de Mattei et Nicolau. Nous ne vous chicanerons pas là-dessus non plus ; nous vous ferons seulement observer que la classe ouvrière de ce pays, devant qui la cause de l'amnistie totale n'a plus à être plaidée, est tout à fait d'accord avec vous sur cette loi de « pardon » : elle la veut sans délimitation et elle se dressera, soyez-en assuré, dans la rue, s'il le faut, contre le gouvernement qui, sur cette émouvante question, se sera moqué d'elle.

Dites donc cela à votre ami Herriot, monsieur Pierre Bertrand ; dites-le lui tous les jours dans votre *Quotidien*, et, sans nous bercer de trop d'illusions, nous vous souhaitons bonne chance.

Pour l'Amnistie intégrale

Voici les endroits où se tiendront cette semaine les meetings dans le Sud-Est avec le concours de Chazoff :

ROMANS, demain mardi.
VOIRON, mercredi.
LYON (unitaire), jeudi.
GRENOBLE, vendredi.
VIZILLE, samedi.
LYON-VAISE, lundi 23 juin.

LE FAIT DU JOUR

Courage, Bonomini !

Un adversaire du fascisme a été enterré et assassiné par ordre du gouvernement. Fait banal en Italie depuis le triomphe dictatorial de Mussolini, des centaines et des centaines de militants ont été ainsi, durant des mois et des mois, persécutés, torturés, sans que jamais ces faits horribles n'aient provoqué grande émotion ni dans l'opinion publique italienne, ni même dans la « grande » presse de notre pays.

Aujourd'hui, la « disparition » de Matteotti passionne les journaux du monde entier. On sent venir d'après les Alpes un souffle d'indignation populaire contre le crime avoué par les assassins fascistes. Le tyran Mussolini perd de son assurance cynique. Déjà il « laisse tomber » ses complices. Il fait semblant de les mettre toutes en accusation. Il espère ainsi éviter lui-même le châtiment.

Mais, comme nous le dit l'ami Borghi, il est trop tard. Le grand assassin a été pris la main dans le sang qu'il ne cesse de faire verser depuis quatre ans, à pleines blessures, au corps douloureux du Proletariat. Il faudra que Mussolini tombe et que s'effondre avec lui l'effroyable monument de dictature sous lequel gemit tout un prolétariat.

Entendons l'appel de nos camarades italiens ! Organisons de grandes protestations. Que la voix de notre colère contre le crime fasciste encourage les ouvriers d'Italie à retrouver l'élan révolutionnaire qui seul pourra les libérer de Mussolini comme de tous les dictateurs. Qu'elle monte aussi vers la prison de la Petite-Roquette pour crier à Bonomini : « Comme tu avais raison ! Comme nous te comprenons ! Tous les hommes de conscience aujourd'hui sont, avec toi, car il n'y a pas contre la Brute enrôlée, d'autre argument que la violence. »

Après l'assassinat de Matteotti, des millions de voix te disent : Courage, Bonomini !

NOTRE FEUILLETON

L'abondance des matières dans notre numéro d'aujourd'hui nous contraint à remettre à demain le commencement de la publication de notre nouveau feuilleton.

Les Illusions perdues

par Honoré de BALZAC

Une ridicule cérémonie en l'honneur d'Emile Zola

Comme nous l'avions annoncé, une grosse solennité à laquelle assistaient tous les pontifes des lettres et de la politique radicale-franc-maçonniques s'est déroulée hier matin à l'angle de l'avenue Emile-Zola et de la rue Violet.

Pour honorer la mémoire du génial romancier, les officiels de la République n'ont trouvé rien de mieux que de prononcer des discours en inaugurant un monument.

Pour une fois, la statue était une œuvre digne du statufié. Elle est due aux forces mains du sculpteur Constantin Meunier qui inspire une âme vraiment sour de celle de l'auteur de *Germinal* et de *Travail*.

Mais les « lais » furent bien plus d'inspiration politique que de souvenirs littéraires.

Tour à tour, M. Mathias Morhardt, membre du Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, M. Lalou, président du Conseil municipal de Paris, M. Frédéric Brunet, président du Conseil général de la Seine, élébrèrent le Zola républicain.

M. Paul Boncœur prit la parole au nom du Bloc des gauches. M. Léon Jouhaux, au nom des « Syndicalistes » à la remorque des politiques de gouvernement.

M. Georges Lecomte, seul, daigna se souvenir un peu du romancier.

Quant à M. Herriot, président du Conseil des ministres, il en profita pour faire son premier discours programme, au retour d'une visite au tombeau du Soldat Inconnu.

Tout cela se passait au son d'une musique d'orphée de quartier qui faisait entendre des airs sautillants de polka... Pauvre Zola !

Le mystère de la "suggestion"

A l'issue d'une conférence qui a eu lieu vendredi au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis et au cours de laquelle le docteur Pierre Vachet, professeur à l'Ecole de psychologie et médecin de l'hôpital Heine-Fould (Société de Psychothérapie) a longuement exposé le problème de l'« autosuggestion » au milieu de l'attention générale, en montrant toute l'importance, il a déclaré, qu'il serait désirable d'entendre, tour à tour au Foyer Végétalien et au « Faubourg », toutes les théories qui ont été exposées sur ce sujet : espérant que de la libre discussion de celles-ci jaillira peut-être une parcelle de lumière qui nous permettra d'éclairer les nombreux coins sombres qui touchent à notre vie individuelle autant qu'à notre vie sociale tout entière : car comme l'a fait si judicieusement remarquer le Dr Vachet : le jour où nous touchons à une partie nous touchons au grand tout : ce que dans une formule lapidaire notre grand maître Rasplai traduit si bien lorsqu'il nous dit : « Donnez-moi une vésicule animée et je vous rendrai le monde organisé. »

Par la voix du « Libertaire », journal du Peuple ouvert à tous les penseurs libres, le Dr Vachet fait appel à tous les spécialistes en la matière, connus et inconnus, et en particulier au maître Oswald Wirth en leur demandant de vouloir bien se mettre en rapport, soit avec le « Foyer Végétalien » soit avec le « Faubourg », soit avec lui-même 8, boulevard de Courcelles.

Je demanderais, par le même canal, à tous nos confrères de reproduire notre appel et de lui donner toute la publicité nécessaire aux fins de réussite.

De la solution de ce problème peut dépendre la fin des guerres et le bonheur de l'humanité dans une société où les cas d'agressions et de suicides deviendraient probablement impossibles : car il est permis de supposer que lorsqu'on aura réussi à renover l'individu on sera bien près d'avoir renouvelé la race.

RENEE GAUTHIER.

Cyclone et orage aux Etats-Unis

52 TUÉS — 100 BLESSÉS

San-Francisco, 15 juin. — Un cyclone d'une violence exceptionnelle s'est abattu hier sur la Californie, où plusieurs villes, et notamment Los-Angeles, ont été éprouvées.

Jusqu'à présent, on signale 52 tués et une centaine de blessés. Les dégâts matériels s'élèvent à plusieurs millions de dollars.

11 TUÉS, 10 BLESSÉS

Un orage d'une violence inouïe s'est abattu sur les villes de Garden, Bluff et Huntington.

On signale que onze personnes ont été tuées et dix autres sérieusement blessées. De nombreux troupeaux qui paissaient dans la plaine ont été déçus.

Un rare accident de métier, hélas

New-York, 14 juin. — Un juge de Tiajanah (Californie) s'est tué accidentellement en pleine audience, en voulant faire une démonstration à propos d'un assassinat dont le tribunal avait à connaître.

A un moment donné, le juge, tout entier à ses explications, et voulant montrer aux jurés la façon dont le drame avait eu lieu, appuya contre sa tempe le canon du revolver. L'arme, heureusement, était chargée. Le coup partit, et le disciple de Thémis s'écrasa foudroyé.

Sera-ce le dernier crime du fascisme ?

remarquez bien ceci : Si Matteotti avait été un revolver dans sa poche et que, pour défendre sa vie, il eût tiré et blessé seulement l'un de ses agresseurs, Mussolini et ses acolytes en auraient fait une affaire d'Etat et toute l'Italie aurait, durant plusieurs nuits et plusieurs jours, tremblé sous une Terreur plus épouvantable que jamais. Il y aurait eu des centaines de martyrs et d'assassinés.

Matteotti était sans arme. Il n'a pas pu se défendre. Le fils qui le suivait, comme par hasard, l'a perdu de vue au moment où il a été pris, et maintenant, il ne reste aux amis et à sa famille d'autre consolation que d'obtenir du dictateur la grâce qu'il soit couvert de fleurs et de larmes.

Remarquez bien le fait : un ami de Matteotti, le député Modigliani, se rendit chez le questeur de Rome pour lui dire qu'une dame l'avait prié de s'informer auprès de lui s'il savait ce qu'était devenu son mari. Avant que le député eût prononcé le nom de la dame, le questeur s'écria : « Ah ! oui, Mme Matteotti ? Elle est venue chez moi. » Or, Mme Matteotti n'était pas allée chez lui : elle l'affirma par la suite dans les journaux. Le questeur s'était trahi et avait montré qu'il était au courant du crime.

Entendons-nous bien. Nous n'avons pas à savoir que Matteotti est un député. Certes il a été frappé comme tel. On avait peur de ses révélations, des scandales qu'il aurait dévoilés concernant les escroqueries énormes des hommes de l'entourage de Mussolini.

Cela ne démontre qu'une chose. Du fait même que les libertés prolétariennes aient été détruites, la démocratie radicale elle-même s'est trouvée à découvert, sans sécurité aucune.

Voilà comment s'explique qu'un homme paye de sa vie une activité cui, en tous pays, ne sort pas des cadres légaux et se trouve protégé par les lois.

En tous cas, la qualité et les idées de la victime n'entrent et n'ajoutent rien à notre douleur et à notre protestation.

Et maintenant, à nous, camarades et ouvriers français, camarades et réfugiés italiens ! L'heure est peut-être venue de pouvoir aider le prolétariat italien à se libérer.

Le gouvernement italien sait bien que la seule force révolutionnaire intérieure ne suffit pas à le renverser. Aidez-nous, camarades français ! Aidez-nous, camarades italiens ! L'heure est peut-être venue de nous pourrions avoir la joie d'être utiles à la cause de la liberté.

Pleurons les morts, mais sauвons les vies. Que chacun soit prêt à son devoir !

Armando BORGHIA.

L'assassinat de Matteotti

Son cadavre serait retrouvé

Ca ne fait plus aucun doute : le député socialiste italien a bien été lâchement assassiné par les fascistes, son cadavre aurait même été retrouvé, si nous en croyions le journal socialiste allemand le *Vorwärts* qui écrit :

« Les dernières informations reçues d'Italie donnent l'impression que le gouvernement de Rome savait déjà que le cadavre de Matteotti avait été découvert, mais qu'il hésitait à communiquer cette nouvelle par crainte de soulever dans la péninsule une tempête d'indignation.

« L'attitude de la Consulta est significative. Mussolini a déclaré au Parlement qu'il allait prendre les mesures les plus énergiques contre les assassins ; mais il s'est hâté, en même temps, de faire voter un décret provisoire lui permettant d'ajourner la Chambre jusqu'à une période indéterminée.

« Il n'est pas douteux que la responsabilité du crime incombe au parti fasciste, qui opère exactement d'après les mêmes méthodes que nos racistes.

« Le caractère politique de l'attentat est encore renforcé par ce fait que Matteotti a été exécuté parce qu'il combattait de toutes ses forces la réaction fasciste, et qu'il préparait contre le « Duce » une nouvelle et probablement dangereuse campagne.

« Il n'est pas douteux que la responsabilité du crime incombe au parti fasciste, qui opère exactement d'après les mêmes méthodes que nos racistes.

« Le caractère politique de l'attentat est encore renforcé par ce fait que Matteotti a été exécuté parce qu'il combattait de toutes ses forces la réaction fasciste, et qu'il préparait contre le « Duce » une nouvelle et probablement dangereuse campagne.

« Un inspecteur de la sûreté, muni d

La décomposition de l'Anarchisme

Il y a des gens qui ont la maladie de la décomposition et qui se représentent la société actuelle comme une vaste grammaire composée de règles et devaleurs différentes dont les unes sont fixes, et les autres extrêmement mobiles. La stabilité des unes et l'instabilité des autres provoquent parfois certains dérèglements qui sont de nature à modifier non seulement les données du problème, mais aussi tout l'ensemble de la construction.

C'est ainsi que de profonds penseurs dont l'obscurantisme révolutionnaire est alimenté par la même providentiel que prodigue généralement depuis quelques années une célèbre firme orientale, ont été amenés à déduire de ces phénomènes multiples, une nouvelle théorie sociale auprès de laquelle la théorie du monde d'Einstein semble bien fugitive.

Cette théorie est celle de la décomposition relativiste des idéologies. Comme toutes les choses qui sont à l'exclusivité portée des simples, elle est très facile à comprendre, et le premier guerrier venu de la trépidante truille Ben-Oui-Oui, avec les trois règles fondamentales du catéchisme orthodoxe, peut vous démontrer sans broncher que toutes les doctrines se décomposent, sauf la mixture bolchevico-tartare importée d'Orient par les commis-voyageurs de la Société Rykoff, Zinoviev et Co.

Cette facilité de fouliller le problème social et de pontifier sur la décadence des idées avec l'irréfutable « dialectique marxiste » ne pouvait échapper à la géniale cervelle du citoyen qui fit ses premières armes dans la carrière révolutionnaire en 1910, entre deux représentants de l'ordre social-démocrate.

C'est pourquoi ce grand champion du marxisme accommode à la sauce tartare, peut se permettre aujourd'hui d'anathématiser les anarchistes et de les reléguer au rang des petits bourgeois et des contre-révolutionnaires.

Comme il n'y a que la bous qui salit, les éclaboussures dont nous gratifie le triste personnage, ne méritent sûre qu'un bon petit coup de brosse pour les faire disparaître. Vautré dans l'auge et la mangeaille que lui fournit le Kremlin, il lui faut bien pour mériter son salaire, nous couvrir de ses ordres.

Mais trêve de bavardages ! Arrivons au fait.

La Vie Ouvrière du 13 juin, qui sans doute n'a pas été faite pour accompagner cette sale besogne, sous la plume de Gaston, dit Brécot, part en guerre contre le « caractère social-démocrate de l'idéologie anarchiste ».

Certes, nous sommes à une époque où il ne faut plus s'étonner de rien ; mais pourtant quand on voit un homme qui est secrétaire de la C. G. T. U. employer des mots et des formules dont il n'a jamais pu pénétrer le sens, on peut se demander à quel degré d'aberration sont tombées les organisations syndicales pour tolérer à leur tête un génie d'une si crasse ignorance.

Le jaune de jadis qui s'est brusquement métamorphosé en un rouge du plus beau vif par la vertu magique de l'investiture moscovite, sait-il ce qu'est l'idéologie social-démocrate ? S'il avait le Sorel, il saurait que cette idéologie sert à inoculer à la clientèle des politiciens « le sentiment du devoir d'obéissance passive, l'emploi superficiel des mots-fétiches, et une foi aveugle dans les promesses égalitaires ». Or, cette idéologie n'a pas aujourd'hui de meilleures représentantes que les tartuffes de la dictature du prolétariat et les syndicalistes de pacotille qui marchent dans le sillage des communistes en mal de pouvoir.

Que notre Gaston national qui se croit le nombril du syndicalisme révolutionnaire étudie un peu la philosophie sorellienne : cela lui évitera de commettre à l'avvenir de semblables bêtises. Il apprendra ainsi par exemple que les apôtres du communisme « dit scientifique, qui décrivent avec la sûreté d'un Laplace décrivant les mouvements planétaires, les principales phases par lesquelles passera l'évolution du capitalisme, le régime des crises qui l'ébranleront, et les conditions de sa catastrophe finale » sont bientôt emportés par les « préoccupations électorales » au point de ne plus retenir que cette seule conclusion : « nécessité d'une révolution politique ».

Le voilà, l'idéologie social-démocrate ! Et les nourrissons de la rue Montmartre et de la Grange alimentaire ont leau se maquiller de rouge et faire fleur neuve sous une nouvelle étiquette, il n'en reste pas moins qu'ils en sont les héritiers les plus directs et les plus représentatifs.

Maintenant, s'il y a un mouvement qui est en voie de décomposition, c'est bien le mouvement communiste, car Sorel nous apprend encore que l'esprit révolutionnaire dégénère lorsque les chefs du prolétariat tendent tous leurs efforts à « organiser des partis politiques ». Le P. C. et ses serviteurs : Monnousseau, Sémard et Cie, ne caractérisent-ils pas la dégénérescence des idées révolutionnaires, puisque tout leur travail consiste à démolir le syndicalisme au profit d'une secte politique, fanatique et idéâtre ?

Ah si nous voulions nous servir de la philosophie syndicaliste pour remettre à sa place le pantin qui osé parler au nom du mouvement ouvrier français, nous aurions beau jeu en montrant que « les politiques trouvent, tant de ressources précieuses dans la littérature communiste » pour conduire « sur des voies opportunistes les ouvriers à tempérament révolutionnaire, en hurlant l'amour passionné qu'ils prétendent éprouver pour le communisme ».

Le prétendu socialisme ou communisme scientifique n'est bon en effet, qu'à « préparer le règne d'une oligarchie démagogique, opprimant les producteurs au profit de cliques électoralistes ».

Pour aujourd'hui, nous nous bornerons seulement à ces quelques citations sorelliennes ; mais si le politicien Monnousseau qui n'a jamais rien compris à la doctrine syndicaliste et qui a vendu la C. G. T. U. pour les deniers de Judas, veut bien nous faire l'honneur de prouver autrement que par des sophismes et des stupidités, que l'idéologie libertaire tombe en ruines, nous en serons les premiers très heureux. Nul doute en effet que les lecteurs de « notre journal bloc des gauches » s'amuseront prodigieusement en se gargarisant avec les considérations sociologiques, psychologiques et économiques de Jean Brécot.

Il est cependant très difficile de réfuter clairement la thèse du citoyen 1910 sur la

décomposition de l'anarchisme, pour le moment. La raison en est que cette thèse est d'abord fort obscure pour les petits bourgeois et social-démocrates que nous sommes. Il y aurait bien un moyen assez efficace : ce serait de répondre à l'obscurité par encore plus d'obscurité ; mais nous voulons laisser ce soin aux purs et authentiques défenseurs du prolétariat.

Nous attendrons donc pour le faire que la pensée de notre révolutionnaire barbuillé d'ocre, se soit un peu plus clarifiée à la flamme éternelle du léminisme intégral.

Pour terminer, nous demanderons au fantoché déséquilibré qui insinue avec un cynisme et une hypocrisie bien dignes d'un valet de Moscou, que le mouvement anarchiste est « malpropre », de bien regarder ses mains souillées par l'or de sa trahison et par le sang prolétarien dont il sera redévalué un jour.

Dans un prochain article, nous démontrerons avec une précise et brutale clarté, et non avec un galimatias de jésuite, les signes précurseurs de la décomposition du bolchevisme en France, et de la déroute irrémédiable des requins du communisme et du syndicalisme politique.

HERÈS.

L'Education individuelle

Développe ta vie dans toutes les directions. Oppose à la richesse fictive des capitalistes la richesse réelle des individus possesseurs d'intelligence et d'énergie.

Emile Henry.

Lorsqu'il nous arrive, à nous jeunes anarchistes, militant depuis quelques années de jeter un regard en arrière, on s'étonne d'avoir souvent accompli des actes d'essence autoritaire que nous évitons aujourd'hui. On est surpris d'avoir consenti quelques concessions, d'avoir laissé agir quelques préjugés familiaux, de s'être dressé, imparfaitement, contre les humiliations paternelles.

Plus les individus désireux de s'affranchir des us et coutumes ancestrales et de s'adapter le moins possible à la société actuelle, combattent pour se révolutionner individuellement, plus ils se rendent compte de l'effort qu'ils ont à accomplir encore. Le chemin qui mène à l'émancipation de chacun dans la mesure des possibilités de l'heure, est obstrué par les préjugés et notre marche en avant en découvre continuellement les multiples variétés. Parmi eux, le préjugé familial est le plus encrassé, le plus vivace, le plus conservateur. La Famille est la forteresse de l'autorité, des coutumes d'un autre âge, des habitudes millénaires. C'est en son sein que croît l'autorité paternelle et le stupide droit d'aînesse mais si la lutte en un tel milieu est dure, elle est souvent récompensée en résultats. Le plus petit exemple vaut toujours mieux que tout un exposé des théories anarchistes et c'est en montrant à ceux qui nous apprennent à nos frères, à nos sœurs, à nos parents, par le fait, la pratique, notre amour, notre fraternité, notre tendance à l'harmonie, que nous œuvrons avec profit.

Éduquons-nous, apprenons à nous connaître. Nous ne devons certes pas dédaigner l'action, nous, qui au contraire usons de tous les moyens pour la susciter mais il faut qu'elle soit autant que possible la manifestation de l'éducation, il ne suffit pas d'exhaler sa haine de la société actuelle, mais de lutter et de s'élever à un degré de moralité qui mette une démarcation entre l'inconscient et le conscient. C'est la moralité chez les individus qui manifeste par la bonté, par l'amour du prochain, par une sensibilité illimitée, par le désintéressement, une moralité qui ne soit pas cloisonnée par ce fameux mur de la vie privée, derrière lequel chez nos politiciens retrouvent, se cachent de malpropres et d'infirmes. La droiture, la probité doivent être l'apanage du militant anarchiste et c'est là sa meilleure réponse à ceux qui nous apparaissent à des fois dangereux, à des pervers, à des dévoyés.

Combien de jeunes camarades viennent à nous, attirés non seulement par la beauté de notre idéal mais plutôt par la camaraderie, par la fraternité, par l'harmonie qui règnent dans les groupements anarchistes. Comment arriver précisément à un degré de concorde, d'harmonie de plus en plus élevé. C'est en luttant individuellement contre ses défauts propres et en développant la tendance plus ou moins prononcée à la sociabilité. Le groupement, l'association des camarades de mêmes affinités, doit avoir en vue cette éducation. Comme il ne nous est pas toujours donné de voir nos défauts, les copains (et la réciprocité s'entend) doivent nous les dénoncer. Nous en possédons tous plus ou moins, nous devons néanmoins en faire notre « mea culpa ». Les uns, tiennent de l'insociabilité, du manque de calme, les autres de l'amour propre, de la vanité, de l'orgueil bien souvent. Ennemis du mensonge, nous qui en dénonçons l'emploi chez nos gouvernements et chez ceux qui usent et abusent de la crédulité du peuple, nous ne devons jamais y avoir recours pour excuser une faute, une erreur. C'est la franchise, le culte de la vérité qui doivent légitimer nos actes. Mais la franchise ne consiste pas exclusivement à exprimer, à son ami ou à son ennemi, ce que l'on pense de ses actes, de ses déses, de ses paroles. Etre franc, c'est aussi lorsqu'on reconnaît intérieurement avouer sa faute, ses torts. C'est ne pas pâtir sur place, rester accroché à une idée émise quand on pense que de l'expérience en a démontré la fausseté. L'entêtement, le parti-pris tiennent du préjugé de l'amour propre dérivé souvent de celui du droit d'aînesse et qui engendrent avec d'autres défauts, la mauvaise foi et l'esprit borné.

L'éducation individuelle est donc nécessaire : lutte continue contre les préjugés, les coutumes, la routine, combat perpétuel contre les vices, les passions malaises particulièrement l'alcool, cette source de folie et de criminalité, cet abrutissement formidabil de tout un peuple, de toute une humanité. Eloignons-nous de tout ce vernis social, de tous ces spectacles inutiles, de tous ces besoins factices et rapprochons-

nous au contraire de la Nature, de l'Art, de la Science.

Abreuvons-nous à ces sources pures de la beauté et de l'intelligence, révolutionnons-nous individuellement, sans pour cela laisser de côté ceux qui nous entourent sous prétexte que l'on est sol-même insuffisamment éduqué. Ce qu'il y a surtout à relever chez l'individu, ce n'est pas seulement les résultats mais aussi la somme d'efforts dépensés pour s'améliorer moralement et intellectuellement.

Ce que nous voulons, ce que nous devons vouloir, nous qui condamnons la vénalité, la haine, l'antagonisme entre individus, c'est de devenir des hommes, c'est d'être des individus sachant se conduire eux-mêmes, ayant la maîtrise d'eux-mêmes, mettant à la base de toutes leurs actions, de toutes leurs critiques, de tous leurs jugements : à l'Orion. Ce n'est qu'avec des individus massifs, sensibles, généreux, sentimentaux même, que nous pouvons entrevoir dès aujourd'hui, la possibilité de formes sociales mieux harmoniques. Ce que nous voulons c'est répandre la fraternité, l'amour, la solidarité de désintéressement, la probité, c'est développer la liberté intérieure, cette liberté que nous méconnaissons ou méconnaissions, c'est d'acquérir une conscience, une conscience qui ne se cristallisera pas mais qui évoluera avec le temps, les conditions de vie, c'est de créer en nous-mêmes une force que n'ébranleront pas les échecs, les déboires et l'inconscience de certains qui s'intitulent anarchistes.

Face à la société actuelle qui sécrète la Haine et la Méchanceté, l'anarchiste oppose sa bonté, sa tendresse, et épri de liberté, amoureux de fraternité, il va, pionnier du genre humain, toujours à l'avant-garde, semant sur le champ illimité des nature humaines, le bon grain d'amour et de fraternité qui rénovera l'Humanité martyre.

LE GHETTO.

ACHETEZ CETTE SEMAINE

ŒUVRES D'ÉMILE ZOLA

Chaque volume : 6 frs. 75, franco : 7 frs. 75

Les Rougon-Macquart

La Fortune des Rougon 1 vol.

La Curée 1 vol.

Le Ventre de Paris 1 vol.

La Conquête de Plassans 1 vol.

La Faute de l'Abbé Mouret 1 vol.

Son Excellence Eugène Rougon 2 vol.

L'Assommoir 2 vol.

Une Page d'Amour 1 vol.

Nana 2 vol.

Pot-Bouille 2 vol.

Au Bonheur des Dames 2 vol.

La Joie de Vivre 2 vol.

Germinal 2 vol.

L'Œuvre 2 vol.

La Terre 2 vol.

La Bête humaine 2 vol.

L'Argent 2 vol.

Le Débâcle 2 vol.

Le Docteur Pascal 1 vol.

Les trois villes

Lourdes 2 vol.

Rome 2 vol.

Paris 2 vol.

Les quatre évangiles

Fécondité 2 vol.

Travail 2 vol.

Vérité 2 vol.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc. Chèque postal : Jonot 520-42.

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations plus ou moins malfaisantes pour l'individu, nous signalerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes de nos thèmes où se jouent des œuvres dignes

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Samson et Dalila ; Sian-Sin.

OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Manon.

TRIANGON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Véronique.

Drames, Comédies et Genre

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 30 : Le Demi-Monde.

ODEON. — 20 heures : Le Mariage de Figaro.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

RENAISSANCE. — 20 h. 30 : La Captive.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : J'ai une idée.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médicine.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : La Pauvre Homme.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Les jupes larges et les jupes étroites : Bebel et Quinquin.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 30 : Au Seuil du Royaume.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Madame Flirt.

Cabarets artistiques

LE GARILLON. — 21 heures : Oui, j'veux bien ! revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack (azol), Noël Néel, Paul Grofe, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martin.

« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Alberes). — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers.

LE DÉBÂCLE. — 20 h. 45 : Dernier numéro.

LE PERCHOR. — 21 heures : Jeux... n'sais quel.

LA CHA

A travers le Monde

ANGLETERRE

POUR LES LONDONIENS TUÉS AU FEU

Londres, 15 juin. — Le prince Arthur de Connaught, oncle du roi, a présidé aujourd'hui l'inauguration, sur un des parapets de la Tamise, d'une plaque commémorative en l'honneur des Londoniens qui, durant la guerre, se sont engagés dans la marine anglaise et ont été tués à l'ennemi.

Ces sinistres salauds qui les ont fait tuer s'imaginent que leurs simagrées, leurs discours et leurs bêtises calment la douleur des parents des disparus. Ils versent là des larmes hypocrites quand il est évidemment simple de ne pas les envoyer à la boucherie.

DES EXPLOSIFS DANS UN BAL

Glasgow, 15 juin. — La police surveille depuis quelque temps une salle de bal fréquentée par des partisans d'une république en Irlande. Elle a opéré samedi une descente dans cet établissement pendant que le bal battait son plein et elle a saisi une certaine quantité d'explosifs, de cartouches et de diverses munitions de guerre, de magnétos servant à provoquer des explosions et de puissantes lampes électriques servant à la télégraphie optique. Cinq personnes ont été arrêtées.

M. CLYNES CONTRE LES OUVRIERS

Parlant samedi, à Manchester, M. Clynes, faisant allusion à la récente grève des employés du chemin de fer souterrain de Londres, a flétrî les grèves non officielles et « la déloyauté envers les trade unions ».

« Les pires troubles industriels de cette année, a-t-il dit, ont été dus à la conduite des responsables d'une petite minorité d'ouvriers désespérés. Les arrêts soudains du travail sont sans effet dans la lutte pour des salaires meilleurs et des conditions de travail plus satisfaisantes. Ce sont là, au contraire, des entraves pour l'aboutissement de justes revendications. Les grèves de surprises se transforment bien vite en aventures confuses au cours desquelles les déclenches réelles des ouvriers sont rapidement perdues de vue. L'action du gouvernement, dans de telles circonstances, n'a guère besoin d'être défendue. »

Encore un qui ne se souvient plus du temps où il turbina comme les camarades. Politique ! Politique !

GRÈCE

L'ESCLAVAGE D'UNE GRECQUE DANS UN HAREM TURC

Athènes, 15 juin. — Il serait difficile de croire qu'au 20^e siècle une hirondelle puisse encore mettre en émoi tout un peuple. Et pourtant !...

C'est dans l'îlot d'Arki, situé entre l'île de Cos et l'Asie-Mineure, que l'oisive prétendant arriva, portant à son cou une missive, qui devait rappeler au peuple grec que leurs misères n'étaient pas encore terminées. Une femme d'Arki, aperçut l'hirondelle et parvint à l'attraper et lui prendre le touchant et triste message, qui venait d'Asie-Mineure : « Marie Guila, chrétienne, était esclave à Thira, en Asie-Mineure, dans le harem de l'agha... »

Agira Cambola envoia immédiatement cette petite lettre à Athènes. La capitale est vivement émuë d'apprendre le triste sort de Marie Guila, sorte qui est certainement partagé par un grand nombre d'autres femmes grecques restées sans défense en Asie-Mineure. Toute la presse demande l'ouverture d'une enquête dans les harems des aghas turcs.

Certes, il est scandaleux de voir qu'il y a encore des esclaves, mais le sort de cette Grecque est-il pire que celui des camarades qui triment dans les mines ou dans les usines des exploiteurs capitalistes ; est-il pire que le sort du soldat ?

ÉTATS-UNIS

LES QUATRE-VINGT-DIX MILLIONS SE SONT ENVOIES

Chicago, 15 juin. — Avant-hier, un express allant de Chicago à Milwaukee a été attaqué près de Roundup (Illinois) par des hommes qui ont dévalisé le wagon postal.

On ce train emportait un chargement particulièrement important de valeurs envoyées par la poste centrale de Chicago, et qu'on peut évaluer dès maintenant comme se montant au chiffre coquet de 90 millions.

La première enquête a démontré que le coup avait été parfaitement organisé, et que de nombreux complices y ont participé. C'est ainsi que vingt-cinq employés du bureau central des postes de Chicago viennent d'être arrêtés. On les soupçonne, les uns d'avoir travaillé à accumuler les valeurs à expédier par ce train et les autres, d'avoir prévenu les bandits.

D'autre part, la police est maintenant à peu près certaine que, leur coup fait, les voleurs se sont enfuis au Canada à l'aide d'un avion. On vient, en effet, de recueillir une déposition importante à ce sujet : un cultivateur habitant près du lieu de l'attaque avait remarqué la veille, dans un champ voisin, la présence insolite à cet endroit, d'un avion qui avait disparu quelques heures après l'attaque du train.

MEXIQUE

LE PRESIDENT OBREGON EXPULSE L'AGENT BRITANNIQUE

Un grave incident vient de se produire entre l'Angleterre et le Mexique, et l'on ne sait quel développement il pourra prendre.

La Grande-Bretagne qui n'a pas encore reconnu le gouvernement du général Obregon, mais qui inclinerait à le reconnaître dans un délai plus ou moins bref, entretient un agent officieux à Mexico, M. Cummins. Ce fonctionnaire a la charge de la légation britannique depuis sept années.

Or, le gouvernement mexicain menace d'expulser M. Cummins. On lui reproche d'avoir soutenu des personnes qui réclamaient des sommes exagérées comme in-

Un Mussolini à La Tronche (Grenoble)

demnité d'expropriation. Le ministre de l'Intérieur va plus loin en affirmant que M. Cummins a déployé une activité contraire aux intérêts du Mexique.

M. Cummins s'est enfermé dans la léigation, mais l'hôtel est enveloppé par la police qui se prépare à exécuter l'ordre d'expulsion des que le diplomate officieux sera libéré et lâché sans pareille.

Le doyen du corps diplomatique à Mexico, M. Enroque Bermudez, ministre du Chili, a déclaré que la situation était délicate et tendue ; on le connaît aisément.

Le corps diplomatique, comprenant seize ambassadeurs et ministres, y compris celui des États-Unis, a demandé au président Obregon de donner un passeport à M. Cummins, afin qu'il puisse quitter Mexico et emporter les archives de la léigation.

On ignore encore qu'elle décision prendra le gouvernement britannique, car c'est seulement demain que M. Ramsay Mac Donald — qui est en Ecosse — rentrera à Londres et pourra avisé à la situation, soit d'accord avec ses conseillers du Foreign Office, soit après consultation du cabinet.

PORTUGAL

POUR LUTTER CONTRE LA CRIMINALITE

Lisbonne, 15 juin. — Devant le nombre toujours croissant d'assassinats et d'attaques à main armée, enregistrés au Portugal depuis plusieurs mois, les associations d'agriculteurs, de commerçants et d'industriels ont adressé une requête au président de la République et au Parlement, requête dans laquelle ces associations demandent qu'une loi soit votée sans retard pour augmenter les forces de police, afin de lutter avec succès contre la criminalité.

C'est ce qu'on peut appeler la « panacée universelle ». Ils s'imaginent tous qu'en augmentant les forces de police on réduira le nombre des crimes. Au contraire, la police n'a jamais servi qu'à les provoquer. « Ils ont des yeux et ils ne voient pas, ils ont des oreilles et ils n'entendent pas » dit l'autre. Il n'y a qu'une chose à faire pour abaisser la criminalité, c'est de rendre le manque de réglementation.

Le docteur. — Vous avez du jus de vin rouge ?

Garnier. — Oh ! le jus de viande ce n'est pas grand chose !

Le docteur. — Ah ! eh bien, supprimez-le, et lui tourne le dos en répétant : allez ailleurs !

Garnier. — Mais je ne peux pas aller ailleurs, et ce que vous me dites n'est pas un raisonnement !

Le docteur. — Allez ! Allez !

Garnier. — C'est ridicule, c'est idiot, ce que vous me faites-là !

Le docteur. — Ah ! c'est idiot, c'est ridicule ! Et sur cela, il lui signe son bon de sortie.

Garnier. — C'est ça que vous cherchez, ce n'est pas malin.

Le docteur. —

Garnier. — Vous me renvoyez pour cela ?

Le docteur. — Oui, oui, je signe votre renvoi immédiat !

Ce malade croyant qu'il existait quelque part une justice, accompagné s'en fut voir M. le Maire, et, après antichambre, reçu par celui-ci, lui exposa sa requête.

Après lecture du rapport en la possession de M. Pradel, le maire Mistral s'écrie qu'il n'avait pas la force de tout un homme, ni sur tout motif à renvoi, ce à quoi M. Pradel acquiesce et promet de venir le mardi suivant arranger cette affaire-là.

Oh ! Quelle ne fut pas la surprise de ce malade, qui sort de la prison municipale, ayant cru l'affaire solutionnée d'avoir à visiter les lieux le jour même (le docteur ayant sans doute intimé l'ordre à l'Administration de faire évacuer l'in désirable). Sur ce, dans l'après-midi, il fut appris à M. Mollard, secrétaire du Sanatorium, qui lui renouvela de par : avant la visite du docteur. Dans le cas contraire, toute nourriture lui serait supprimée, et sa literie serait aussitôt enlevée dès qu'il s'absenterait.

Cependant, voulant encore croire à la promesse faite par M. Mistral (promesse qui devait être contredits par M. l'administrateur Pradel), il s'en fut trouver M. Mazet, secrétaire général des hôpitaux. Le malade frappe à la porte et entre après y avoir été invité ; il décline aussitôt, très poliment son nom, ce qui a pour effet de s'entendre interpréter ainsi :

— Ah ! c'est vous Garnier. Vous êtes un misérable !

Puis ce bon démocrate et philanthrope à tout poil continue son speech :

— Vous avez été au régiment ?

— Qui, Monsieur !

— Et bien, de mon temps, on causait plus volonté à son supérieur ! M. Amabert ne veut plus vous voir dans son service ; du reste il n'y a rien à faire, vous ne retournez plus au sanatorium. En attendant vous demandez de changement de sanatorium, je vous hospitalise dans un pavillon affecté spécialement aux malades rénovés comme vous, et si vous ne suivez pas la prescription du docteur vous serez immédiatement renvoyé !

Pauvre vieux, nous ne doutons pas que tout sera employé contre toi pour te contraindre à quitter Grenoble ; les événements, hélas, nous le confirment.

ENTRE LOCATAIRES

Hier matin, à 2 heures, rue Montorgueil, un nommé Loubet, employé aux postes, démeurant 11, rue Marie-Suarl, a reçu plusieurs coups de couteau au côté droit par un individu habitant au premier étage de la même maison, avec lequel elle avait eu, paraît-il, des discussions.

Transporté à l'hôpital Saint-Louis, elle est dans un état très grave.

COUPS DE GOUTEAU

Hier matin, à 2 heures, rue Montorgueil, un nommé Loubet, employé aux postes, démeurant 11, rue Marie-Suarl, a reçu plusieurs coups de couteau à la cuisse droite qui lui ont été infligés par Humbert Luard, 28 ans, démeurant 26, rue Chanvelot. Il a été transporté à l'hôpital Lariboisière, où ses blessures ont été jugées graves.

Le coupable a été arrêté.

LE COMMERÇANT ET L'ALGERIEN

A minuit et demi, Ernest Ducois, habitant 24, rue des Clays, a tiré cinq coups de revolver sur un Algérien, Moussouk-ben-Cherif, habitant 7, rue de la Villette, au moment où ce dernier essayait de pénétrer dans la boutique.

Le blessé a été transporté à l'hôpital Lariboisière. Son état est très grave.

SIDECAR CONTRE TAXI

Dgav ssvMcMf cmf hmfaflamfthf fhoéé M. Marcel Girard, âgé de 28 ans, démeurant 16, rue de Douvres, à Gentilly, conduisant un sidecar, hier soir, route d'Orléans, a été heurté par un taxi qui conduisait M. Pierre Roubeix, 22, rue de Lille, à Neuilly. Dans le choc Girard a été tué sur le coup.

M. Fleury, commissaire de police de Gentilly, après enquête, a laissé en liberté l'auteur de l'accident.

La Grande-Bretagne qui n'a pas encore reconnu le gouvernement du général Obregon, mais qui inclinerait à le reconnaître dans un délai plus ou moins bref, entretient un agent officieux à Mexico, M. Cummins. Ce fonctionnaire a la charge de la légation britannique depuis sept années.

Or, le gouvernement mexicain menace d'expulser M. Cummins. On lui reproche d'avoir soutenu des personnes qui réclamaient des sommes exagérées comme in-

Un Mussolini à La Tronche (Grenoble)

Un jeune médecin de la place de Grenoble, dont une flamboyante plaque fait connaître la profession exercée par celui-ci, le docteur Amabert, vient de se révéler à l'opinion publique par une dictature mussolinienne et lâché sans pareille.

Les faits qui vont suivre sont caractéristiques de la « manière » de ce jeune fat, dont la thérapeutique employée envers les malades, jusqu'à ces temps derniers, ne consistait qu'à leur accorder, et les soins et les permissions au compte-goutte, si bien qu'une visite médicale était chose surnaturelle.

Un malade dont le seul crime était de vouloir être soigné, avait cru — pauvre naïf — que les soins accordés en ces maisons inhospitalières devraient être subordonnés à son état de santé. Après avoir sollicité en vain trois ou quatre fois une visite du docteur, avait imaginé de demander une permission, sur laquelle, en regard, se trouvait inscrits ces mots : a major de 600 grammes, insuffisance de nourriture ; cela eut pour effet de le faire manquer plus surprenant encore lorsqu'il va de l'homme aux éléments dans sa peinture épique et lyrique.

La Nature s'exprime, sous sa plume, dans un style sauvage, farouche et inconscient de grandeur, et il ne se trouve à l'aise — devant l'humilité — que lorsqu'il s'attache à nous présenter ses œuvres les plus primitives, les plus déterminés dans leur brutalité impulsive.

En lisant les autres...

Autour de Zola

De Georges Lecomte, dans son discours d'hier pour la commémoration du monument à Zola :

Il avait la tête épique, comme le Hugo des « Misérables », comme, en certains ouvrages de la « Comédie humaine », Balzac, le grand auteur du roman de vérité. Il a été un prodige évoquant des foules. Les plus belles pages de « Germinal » ne sont pas celles où Zola décrit l'insurrection ? Dans la « Conquête de Plassans », celles où il évoque l'incendie ? Dans la « Bête humaine », celles où il dépinte la locomotive emportée dans une course vertigineuse ? A travers son œuvre touffue, complexe et, pourtant, d'un dessin si net, il apparaît plus surprenant encore lorsqu'il va de l'homme aux éléments dans sa peinture épique et lyrique.

La Nature s'exprime, sous sa plume, dans un style sauvage, farouche et inconscient de grandeur, et il ne se trouve à l'aise — devant l'humilité — que lorsqu'il s'attache à nous présenter ses œuvres les plus primitives, les plus déterminés dans leur brutalité impulsive.

De Georges Lalou :

Paris, métropole de la civilisation occidentale, lui apparaît comme investi de la sublime mission de guider les peuples modernes dans les voies du progrès en portant haut et loin devant eux le double flambeau de la science et de la justice. Et un de ses derniers ouvrages, celui qui a pour titre le nom même de notre siècle, ne sera qu'un long hymne à Paris, la ville initiatrice, civilisatrice, libératrice, la ville qui, jetait, jetait aux nations le cri de liberté et qui, démarra, démarra leur avenir. Il nous faut que l'artiste, qui a pour titre le nom même de notre siècle, ne soit qu'un long hymne à Paris, la ville qui, jetait, jetait aux nations le cri de liberté et qui, démarra, démarra leur avenir.

De Frédéric Brunet :

Ce qui rend notre admiration pour Emile Zola infiniment reconnaissante, c'est qu'il envisage la vie non pas, avec Balzac, comme une comédie où des hommes se meuvent sous l'empire des passions, mais comme une tragédie émouvante, où les tares de l'espèce humaine sont apparues profondes ; il a moins recherché le pittoresque que le vrai ; il a moins créé des types caractérisés par la société que synthétisés en des personnages inoubliables les grands défauts de l'humanité ; il a été dans panoramas les spectacles affligeants qu'offre à l'observateur le conflit du bien et du mal, de l'erreur et de la justice.

De Frédéric Brunet :

Ce qui rend notre admiration pour Emile Zola infiniment reconnaissante, c'est qu'il envisage la vie non pas, avec Balzac, comme une comédie où des hommes se meuvent sous l'empire des passions, mais comme une tragédie émouvante, où les tares de l'espèce humaine sont apparues profondes ; il a moins recherché le pittoresque que le vrai ; il a moins créé des types caractérisés par la société que synthétisés en des personnages inoubliables les grands défauts de l'humanité ; il a été dans panoramas les spectacles affligeants qu'offre à l'observateur le conflit du bien et du mal, de l'erreur et de la justice.

Le Bloc rouge est solide.

À son scrutin public, nulla défaillance n'est à craindre. Les militants tiennent de leur robuste poing leur député. Ils n'admettront pas qu'il branche d'une ligne.

Nous autres, les électeurs de gauche, les obscurs, les soldats qui recevront les coups, préparent et

L'Action et la Pensée des Travailleurs

LA SITUATION DU SYNDICALISME EN PROVINCE

Double crise

Pour répondre à Besnard.

Les syndicats de province subissent une double crise : 1^e la division des tendances, 2^e une crise morale. Les remous de ces dernières années, ont balotté l'esprit logique des militants.

Nous marchons à tâtonnements, lorsque nous devrions parler net et clair aux masses ; nous nous embarrassons de ces traductions administratives, qui emprisonnent l'idée au service des chefs. Le syndicalisme que l'on a voulu domestiquer n'est pas domesticable, son passé l'a élevé à une théorie sociale nouvelle qui lui suffit. Toutes les entreprises se briseront devant sa structure.

Tous les militants de 1906, dans la Charte d'Amiens, l'ont doté d'un esprit constructif, et lui ont fourni les moyens révolutionnaires pour remplir sa double tâche.

La reconnaissance aux travailleurs de leur liberté intellectuelle ; la mise en commun de leurs efforts pour supprimer l'exploitation.

Besogne immense de grouper les hommes sur le terrain corporatif en leur donnant la foi qu'un jour ils se libéreront justement en se groupant et en s'éduquant ; en faisant leurs affaires eux-mêmes.

Cela veut dire que nous ne devons compacter que sur nous mêmes, sans sortir de notre milieu social, sans nous mélanger ni risquer ainsi de nous corrompre au milieu des politiciens et des arrivistes qui forment ordinairement la presque généralité des fauteux mandataires du Peuple souverain.

Quelle est la force des partis politiques ? La discipline qui fait des mystiques.

Quelle est la force du Syndicat ? L'éducation sociale qui forme les hommes.

L'histoire des partis démocratiques à ce jour nous donne la preuve que l'esprit démocratique n'existe pas et ne peut pas exister, c'est en pleine période de démocratie en Europe que la guerre a éclaté...

C'est en révolution économique, les parlementaires ne sont que les serviteurs de l'oligarchie financière.

La bataille des trusts, des sociétés, des consortiums sur le marché mondial, créé dans le mécanisme producteur des mouvements ouvriers.

Pourquoi sommes-nous séparés des partis politiques ? parce que nous n'agissons pas sur le même terrain. Nous voulons, nous, que l'économie ne soit plus à la mercerie de la politique, attendu que nous reconnaissions la faillite du parlementarisme.

La division de la classe ouvrière repose sur cette fausse interprétation, jusqu'au jour où le Syndicalisme ne stabilisera pas sa charpente sur cette formule si simple : « L'Economie Sociale », il y aura bataille entre ces courants que l'on désigne sous le nom de tendances.

Pour réaliser l'Unité, réclamons aux réformistes : 1^e la suppression de la collaboration des classes aux communistes, les commissions, syndicales.

L'effort n'est pas grand, il repose sur les limites naturelles du groupement, qui veut vivre et se développer en réunissant les divers courants du mouvement social.

Le Syndicalisme révolutionnaire est par essence et son esprit :

1^e Communiste au point de vue du Contrat social ; 2^e Professionnel au point de vue de l'organisation ; 3^e Anarchiste au point de vue de l'unité.

Ces dernières années quelques facteurs nouveaux ont accentué la crise de méfiance : « Le Personnelisme ».

Dans la situation actuelle, le mouvement syndical ne peut reprendre de force que l'action corporative locale des Bourses du travail. L'Unité part de là.

Ne continuons plus à réclamer une surcharge de réalisations aux organismes centraux, prisonniers de leur action corporative, ils n'évoqueront que par la poussée d'en bas.

L'Unité ne doit pas se conditionner autrement que par la Charte d'Amiens, n'espérant pas de placer des barrières sporadiques, ne limitant pas le cadre de la pensée de l'homme, les événements sont là pour leur ouvrir les yeux.

Si la C. G. T. supprime dans sa politique de l'Unité : « les Portes ouvertes », et fait siennes la résolution d'Aix, les minorités rentrent dans les majorités avec leur droit de critique ; nous devons nous conformer à cette méthode à seule fin de réaliser positivement l'unité locale, nationale et internationale.

Ayons confiance en nous ! Pour tous ceux de nos militants qui voient un peu plus loin que le bout de leur nez, l'avenir social promet au monde ouvrier de rudes assauts. Il faut savoir regarder devant soi. Il faut savoir fixer le danger avant de l'affronter.

Aujourd'hui ce n'est plus sur la défensive que s'organise le patronat, c'est sur l'offensive.

Certes, il faut bien le reconnaître la lutte économique va prendre sans doute des proportions gigantesques. Il est à prévoir que les moyens de lutte employés hier ne seront pas ceux qu'emploieront demain les combattants. En tout cas osons comprendre que la faiblesse de nos organisations et la timidité de nos militants feront la force et l'audace de nos ennemis.

Restons nous-mêmes, notre Syndicalisme révolutionnaire n'a point fait fausse route ; malgré toutes les leçons des professeurs, il a grand avantage notre Syndicalisme, à rester ce qu'il fut, à demeurer ce qu'il est.

Cela ne veut pas dire qu'il soit parfait ou qu'il n'ait pas à prendre sur les voisins. Mais c'est réciproque.

Ce n'est pas nous qui imiterons le réformisme, notre doctrine, la lutte des classes et ses moyens révolutionnaires sont trop modernes pour ne pas les mettre à l'épreuve lorsque la situation deviendra catastrophique.

L. BOISSON.

Dans le Vaucluse

Nous publions ci-dessous la lettre de démission de H. Barthalon, secrétaire au comité général de l'Union départementale de Vaucluse :

Les incidents soulevés au sein de l'U. D. de Vaucluse depuis bientôt une année, motivent la convocation de ce comité général. Toutefois la C. E. ainsi que le bureau ne sauront passer sous silence, et les incidents et leurs causes détermineront.

Tout d'abord il est utile de rappeler que la plus franche camaraderie, ainsi que la plus grande communion d'idées et de tactique syndicaliste n'ont cessé de régner durant la première partie de notre gestion, entre les organisations de la C. E.

Nos premiers dissensments, si toutefois pas les véritables. Nous le fîmes constater, nous refusâmes l'augmentation et nous fîmes amender à protester contre la mauvaise gestion de l'Union qui avait gaspillé les cotisations des syndiqués.

Nous reconnaissions qu'il est bon pour l'organisme central d'avoir à sa disposition les moyens nécessaires à sa vitalité, mais c'est à condition que cet organisme central accomplit la tâche qui lui incombe. Ceci n'est pas le cas de l'Union, qui ne fait aucune propagande dans le département. Cela par la faute de l'intrusion de la politique dans les syndicats et parce que les camarades responsables ne se servaient de leur titre que pour participer à des réunions politiques. (Le sermon au drapéau de la Commune, par exemple.) La campagne des 6 francs, des 1.800 francs et de l'amnistie n'a servi qu'à faire la propagande électorale d'un parti : l'Union des Syndicats et la C. G. T. U. ont abandonné leur programme. Ils laissent le soin audit parti de le réaliser. En conclusion de tout ceci, une motion fut déposée à l'assemblée générale pour protester contre ces faits.

Un des secrétaires nous répondit que l'augmentation avait été votée à l'Union par le délégué, il s'étonna de voir à propos de cela poser la question de tendance dans le cas qualificatif, datant du jour où les syndicats durent batailler ferme au sein de la C. G. T. U. pour défendre l'organisation syndicale attaquée par une organisation politique.

Ces luttes ont atteint une telle acuité qu'elles ont divisé dans bien des organisations les travailleurs qui y adhéraient, les dressant les uns contre les autres pour le plus grand profit des maîtres du jour. Notre département ne pouvait échapper au désastre.

Certes, il eût été facile d'éviter tous les tracas, si une perception très nette des devoirs de notre mandat, ne nous avait empêché de répondre favorablement aux avances plusieurs fois formulées par le parti communiste. Notre attitude de défenseurs résolu de l'autonomie syndicale nous a valu bien des injures ; cela importe peu.

En effet, force nous a été de dénoncer certaines attitudes douteuses, ou des camarades métaient sciemment l'action politique et syndicale, diminuant toujours celle-ci au détriment du verbiage en honneur dans les parts en mal de pouvoir.

C'est là notre grand crime ; nous en supporterons allègrement le poids bien certain que le prolétariat ne tardera pas, au jour prochain de l'Unité, de balayer tout ce qui met obstacle à son émancipation.

Exammons les griefs inclus dans la lettre de la C. G. T. U. Nous sommes parfaits il la minorité. Est-il utile de rappeler que la Congrès du 21 octobre 1923 nous a assuré la majorité et qu'à ce même congrès vous ne représentez guère qu'une cinquantaine de syndiqués. C'est cependant au nom de cette minorité que nous qualifions de ridicules si notre souci n'était de rester dans le cadre que nous assignons à nos débats dans lequel nous intervenons près du bureau confédéral pour demander la convocation d'un deuxième congrès.

N'ayant pu obtenir satisfaction vous auriez pu demander comme aujourd'hui un congrès général. C'eût été trop facile et surtout trop franc. Aussi avez-vous préféré attendre le moment propice.

Les incidents douloureux qui se sont déroulés le 11 janvier à la Grange-aux-Belles devaient vous en fournir l'occasion. C'est de mon plein gré, dans la plénitude de mes droits et de mes devoirs de syndiqué que j'ai répondu à l'appel des organisateurs qui convoquaient les militants, pour les funérailles des malheureuses victimes du fascisme rouge.

Ce n'est qu'à mon retour que la C. E. voulait associer l'U. D. à ce qu'elle croyait et croit encore être une preuve de solidarité vraiment humaine, votait les fonds destinés au remboursement des frais relativement minimes occasionnés par mon déplacement.

Gageons que si les victimes s'étaient trouvées de l'autre côté du vêtement, autre eût été notre jugement.

L'article du *Libertaire* fut la voie grand cheval de bataille. Il m'a valu maints blâmes. Pourtant je me demande encore de qui vous vous êtes moqués dans cette affaire.

Un syndiqué n'aurait-il plus le droit de fixer dans un article sa pensée sur tel ou tel fait qui touche l'organisation syndicale ?

J'appelle que l'article incriminé portait ma seule signature, qu'il n'engagait que moi ; qu'il ne contenait rien qui ne fut une atteinte à la vérité. Les faits apportés devant la commission d'enquête nommée lors du C. N. C. confirment au-delà cette assermentation.

C'est sur ces misérables arguments que s'est établie votre campagne, effectuée à notre insu, pour la convocation du congrès.

C'est par la pratique de procédés injustes que vous avez pu convoquer le congrès. Nul doute que vos espoirs de scission n'y furent déçus. Cependant, la présence d'un délégué officiel de la C. G. T. U. a donné à cet essai de commission syndicale un vernis syndical qui ne peut échapper à un esprit averti. Le temps a passé, et le point de vue exprimé par le bureau lors de notre première démarche fait son chemin.

Aujourd'hui, par la plume de Dudilieu, le Bureau prend résolument parti pour les naufragés du syndicalisme vauclusien.

En sanctionnant le vote émis par le Congrès (limitant aux seuls syndicats inscrits à ce moment, le nombre des organisations pouvant être représentées au prochain Congrès), le Bureau confédéral sanctionne en effet la main-mise du parti communiste sur l'organisation départementale. Il nous semble donc facile de discerner, non seulement la vitalité, mais aussi la formation de ces organisations qui, pour la plupart ne figurent pas sur nos contrôles.

Nous ne nous abaisserons pas à de semblables débats. Il est des tâches auxquelles l'honnêteté répugne. Des contacts qui diminuent pas trop, nous ne les subirons pas. Nous laissons la C. G. T. U. patronner les épaisses des dernières luttes électorales, nous promettant de réagir de toutes nos forces afin que le prolétariat rouvre dans l'unité reconstituée sa véritable arme d'émancipation : le Syndicalisme révolutionnaire.

Et n'est-il pas navrant de voir nos exploiteurs profiter de cette situation pour priver les ouvriers du Bâtiment de ce pays de gagner leur vie et de subvenir aux besoins de leurs foyers ? Devant la situation qui leur est faite, nous sentons que la colère gronde parmi nos compagnons et nous ne pouvons prévoir ce qui va se passer, si cette pratique patronale continue.

Quant à nous, 1^e région, nous prévenons les Pouvoirs publics que s'ils ne font rien pour résoudre le problème de la main-d'œuvre étrangère, ils encourront de graves responsabilités. Attendent-ils d'être placés en face de faits ou d'actes pour se décider à agir ? C'est ce que nous leur demandons.

Internationalistes de toujours, nous n'avons pas abandonné notre conception.

CAMARADES,

Lisez chaque mois

La Revue Anarchiste

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; extérieur, 2 francs.

Abonnements : 4 mois France 6 fr., extérieur 7 fr. ; 8 mois France 12 fr., extérieur 14 fr. ; 12 mois France 18 fr., extérieur 21 fr.

Chèque postal : Reimeringer 231-90.

Aux camarades minoritaires de la Chaussure

Tout ouvrier qui respecte les lois du travail et les us et coutumes des corporations est pour nous un camarade. Tout de même, nous ne tolérerons pas que les ouvriers de ce pays, qui en ont fait la richesse, soient réduits à la famine, afin qu'un patronat égoïste et cruel puisse en toute quiétude emplir ses coffres-forts avec l'appui de ceux qui gouvernent.

A tous nos camarades de chantiers ou d'ateliers, nous disons : Imposez à vos patrons un maximum d'ouvriers étrangers pour montrer à ceux qui veulent nous affirmer que nous ne sommes pas du tout disposés à nous laisser faire.

Pour la Commission Exécutive et par ordre :

Le délégué régional : A. NATHIS.

A ROMANS

La justice à l'œuvre

Comme toujours, les fonctionnaires de l'Etat ne restent pas inactifs, et pas encore satisfaisants d'avoir distribué au cours de la dernière grève un total de deux ans de prison et près de 1.000 francs d'amende répartis entre quelques camarades qui revendiquaient le droit de grève, la police fait encore parler d'elle. Deux de nos camarades étrangers viennent de recevoir leurs dernières sommations de parir ; l'un d'eux, le camarade Laffitte, doit dès cinq jours avoir quitté notre « douce France ». Ajoutons que ce copain a une femme et des enfants ; il en faisait cette réflexion à notre dévoué commissaire de police : « Ma femme et mes enfants sont de Romans et y ai ma famille. »

La réponse textuelle de cet homme de cœur fut : « Vous n'avez qu'à divorcer. »

Ce copain est obligé de tout abandonner pour le simple fait d'avoir participé à une manifestation contre la « jaunisse ». Quand donc ceux qui prêchent si bien la repoustration auront-ils pitié des gosses ?

L'incurie et le cynisme des compagnies maritimes

La grande presse qui, par l'ordre des coquins dénonce l'incurie du monopole d'Etat reste muette et semble ouvrir totalement la porte aux compagnies privées.

Il sied donc à ceux qu'aucun intérêt l'ouche de ne lie de dénoncer les scandales dont viennent.

C'est ainsi que les compagnies de navigation maritime dont les alléchantes affiches vantent la sécurité, le confort et la rapidité de leurs navires entrent également et se moquent totalement des passagers.

Pour bien faire voir leur parenté avec les compagnies de transport par voies ferrées, elles viennent d'augmenter leur tarif de 30/0. Cette augmentation correspond-elle à une augmentation des charges ? Non.

Non, l'augmentation du prix du charbon, celui des salaires payés au personnel, ont été minimales. L'appétit des actionnaires est la principale raison de cette augmentation de tarifs. Celle-ci a-t-elle eu au moins pour résultat d'agrandir le confort des passagers, de réduire le temps de la traversée. Aucun.

Pour ne citer qu'un exemple entre cent, il convient d'indiquer comment s'effectuent les traversées sur la ligne de Marseille à Alger à bord des navires de la Compagnie Générale Transatlantique. En ce qui concerne les passagers de troisième et quatrième classe, ces derniers surtout sont parqués comme du bétail. Sur le pont, cette marchandise humaine qui s'embarque et se débarque toute seule, rapporte par unité 35 francs de bénéfice net à la compagnie qui ne leur doit ni abri ni nourriture.

Il faut avoir vu l'embarquement de 1.000 à 1.200 arbres sur les transatlantiques, couchés pêle-mêle, trempés par les vagues qui montent sur le pont, et qui restent trente heures sans pouvoir se payer une tasse de thé s'ils sont malades. On frémît à l'idée d'une traversée par gros temps lorsque les vagues balayent le pont et que l'on est obligé de fermer hermétiquement la porte des cabines. Qu'adviendrait-il de ces malheureux pour une tempête ? Puis, en cas de naufrage, a-t-on munis le navire de tous les engins de sauvetage, de canots assez nombreux pour sauver tous les passagers, y compris ceux de la quatrième classe. Certainement non. Mais la compagnie se dit bien : « Ce ne sont que des arbres que la vie ne vaut guère qu'on se soucie l'autre. »

La preuve que la Compagnie Générale Transatlantique ne se soucie pas non plus de réduire le temps de la traversée, c'est qu'elle a réduit ses chaudières et ses chauffeurs, et par conséquent sa vitesse. Elle réalise ainsi une économie au détriment des passagers, cela ne l'a pas empêché d'augmenter ses tarifs.

On pouvait penser que les concurrents réduiraient ces prétentions exagérées ; celles-ci se sont d'ailleurs réduites à une ou deux compagnies qui ont résolu le problème pour le dos des passagers. Voici l'arrangement que la Compagnie Générale Transatlantique a imposé à sa rivale et à la Compagnie mixte :

Chacune de ces compagnies mixtes a un navire qui part le même jour et à demi-heure d'intervalle de Marseille pour Alger, en vice-versa.

La Compagnie mixte doit le navire au premier doit s'arranger pour arriver au port deux ou trois heures après celui de la Compagnie Transatlantique. Au cas où la Compagnie mixte aurait refus